

Lou.H.Méri

Terre Promise

Science-fiction

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979 -10-424-4487-7

© Lou h. Méri

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

# Table des matières

## Partie 1 : Le ver est dans la pomme : P.5

Clair de lune  
La voix de Maman  
Les gros sourcils de Papa  
6 ans plus tard  
Une flèche dans un corps  
L'odeur d'anis et de cassis  
Couper le cordon  
Le pouvoir de Lou  
Les peluches d'Alice  
Il part Gros Jean  
Un an plus tard :  
La clinique de Bill  
Bill et le sorcier  
Le discours de Bill  
La disparition de Lou  
Réconciliation  
Un petit doigt d'honneur  
Père absent, fils dément  
La mutation de Lou  
Le soldat de Plomb  
Le comité des trois  
Le bras de fer  
Jean et Viviane en route  
La partie de pêche

## **Partie 2**

### **Il était une fois l'Afrique : P. 161**

Lou et Bator le Dachéen  
Lou et l'arbre magique  
Le bateleur des savanes  
L'arbre dieu  
L'aigle noir de Viviane  
Le grand sacrifice  
L'arbre dieu  
L'aigle noir de Viviane  
Le grand sacrifice

## **Partie 3**

### **La libération : P.211**

Artémis se rebelle  
Aphrodite et Poséidon  
L'Olympe contre les Titans  
Zeus sous les fers  
Le retour de Zeus  
La flèche sacrée  
La terre des druides  
La téléportation  
La mission Christelle  
La mise en bière  
Marguerite et Gilbert  
La soupe à l'ancienne

## Partie 1

Le verre est dans la pomme



## Clair de lune

Viviane ne parvenait pas à dormir. Jean, à côté d'elle, formait une masse qui se soulevait de manière presque imperceptible. La vie ne tient qu'à un filet d'air, un souffle. C'est ce même mouvement de va-et-vient qui oxygénait le corps de son enfant Lou entre la vie et la mort. Une journée de plus allait défiler. Elle aperçut les aiguilles fluorescentes du réveil dans la pénombre. Il lui restait vingt minutes avant de se lever. La chaleur du lit était réconfortante, elle tira vers elle la couverture, se recroquevillant dans la position du fœtus. Le plaisir fut succinct, car elle vit soudainement disparaître l'épaisse couette enroulée autour du corps de son mari qui ronflait plus que de raison. Elle pesta et se colla à lui pour rester au chaud. Il n'avait pas bronché.

Elle énuméra le programme de cette journée. Corriger les copies jusqu'à dix heures, passer voir sa mère Jeanne, qui depuis quelques jours, grimaçait en se levant du fauteuil. Peut-être, aurait-elle le temps de monter à cru Marguerite, la jument de la famille, pour s'évader une petite heure, sur la colline verdoyante et se laisser transporter par le spectacle d'un soleil voilé d'une brume épaisse. Après les courses, à midi, elle pourrait faire un saut à l'hôpital, espérer voir Lou, malgré les exigences du chef de clinique qui limitait les visites dans la chambre. Seul, l'accès au SAS, lui

permettrait de voir son garçon à travers la vitre. L'image de son bébé de seize mois en pleurs, attaché au lit, perfusé, était éprouvante et expliquait ses insomnies. Elle se leva d'un jet, ouvrit la fenêtre et fut saisie par la fraîcheur matinale. Elle demeura un instant immobile devant cette nature en éveil, se laissa envahir par le bruissement du feuillage des frênes avoisinants et le souffle d'un vent coquin se faufilant sous sa chemise de nuit comme un amant invisible. Le visage de Daniel s'imprima dans sa mémoire quelques secondes. Il était parti en Italie pour y glaner des informations sur le Vatican et finir son roman. Elle interpella son mari qui étonnamment traînait au lit.

— Jean ! Qu'est-ce que tu fous, c'est l'heure de se lever !

Il ne répondait pas, il était sur le dos, il émit même un râle plus fort, suivi d'une pause respiratoire. Elle se précipita vers lui. Il bavait et ses yeux se révulsaient. Elle fut d'abord prise de panique, elle lui donna quelques claques pour le réveiller, ou peut-être parce qu'il lui gâchait cette journée. Il fallait le placer en position latérale de sécurité pour qu'il n'avale pas sa langue. Elle le tira par un bras mais il était trop lourd.

— Allez réveille-toi ! Tu vois ! tu bouffes trop, j'peux plus te bouger ! En colère, elle attrapa le traversin qu'elle cala sur son épaule, à force de pousser, elle réussit à l'installer sur le côté. Il reprit quelques



couleurs. Elle appela aussitôt le Samu. Jean fut rapidement transféré à l'hôpital.

Daniel était le médecin traitant de Jean, or, depuis trois jours Viviane refusait de l'appeler. Elle n'en avait pas la moindre envie. Sa mère qui venait chaque jour prendre des nouvelles lui rappela ses obligations.

— Appelle Daniel, si Jean... enfin, soupira-t-elle, ça peut s'aggraver tu sais... Daniel ne t'épargnera pas.

— Bien fait pour sa gueule, il n'avait pas le droit de partir, de me laisser seule, comme ça, sans rien dire.

— En attendant, Jean est toujours vivant, il est encore ton mari que je sache, alors s'il te plaît, appelle Daniel, sinon ton silence va devenir suspect.

Viviane inspira profondément et s'exécuta. Jean sortit du coma. Daniel était là, à son chevet.

— Comment tu te sens ?

— Bof, j'ai connu des jours meilleurs. T'es pas revenu d'Italie exprès pour moi ?

— Si.

— En tout cas, j'ai pas envie de moisir ici.

— Viviane m'a averti, je suis venu dès que j'ai pu. Écoute Jean ! Faut pas déconner avec ta santé. C'est une bringue de trop ! Encore avec Paul ! T'as fait un AVC, là, c'est sérieux !

— Tu veux que je vive comme les bonnes sœurs, un bout de salade, couché à neuf heures avec un suppo !

Désolé, vieux, si je dois crever, j'aime autant le faire à ma façon, avec une bonne bouteille de whisky tourbé.

— Tu vas devoir choisir entre l'alcool et le sexe.

— Tu peux décoder. Les devinettes c'est plus de mon âge.

— Tu risques avoir des problèmes pour bander. C'est plus clair comme ça ?

Jean grimaça. Il marqua une petite pause, sur un ton mielleux il lâcha son venin.

— Tu prends ta revanche pour la seule fois où j'ai eu un coup d'avance sur toi.

— Arrête avec ça ! s'écria Daniel, c'était un coup dans le vide. Viviane est charmante mais ce n'est pas mon style.

— Tu n'as pas toujours dit ça !

— Ça t'arrange de le croire. T'as toujours cru que dégainer plus vite que les autres était un signe de virilité.

— Viviane m'a tout raconté. Tu t'es défilé... Tu avais peut-être peur que je te casse la gueule.

— Je suis parti pour changer d'air. Tu gobes tout ce qu'elle te dit. Tu ne vois pas qu'elle en joue !

Daniel était en colère. Il s'efforça de temporeriser.

— Je ne suis pas venu pour qu'on se dispute. Si ça te plaît de te bourrer la gueule, ça te regarde. Maintenant tu connais les conséquences. Bon ! je dois partir à la faculté. Prends soin de toi.

Viviane en sortant de l'épicerie, aperçut Daniel qui escaladait les marches de la faculté. Elle le suivit, comme il s'arrêtait, elle se cacha, un peu coupable, derrière un pylône. Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici, se dit-elle ? Il n'a quand même pas oublié d'aller voir Jean. Elle aperçut une affiche qui indiquait le titre du cours et le nom de l'intervenant :

« La crainte de Dieu » par Daniel Prévot.

Curieuse comme une pie, elle s'était faufilée dans l'amphithéâtre pour l'écouter. Daniel présentait son roman dans ses grandes lignes en évoquant la fausse idée de la crainte de Dieu qui avait été colportée et vulgarisée jusqu'à nos jours.

— J'ai une bonne nouvelle, les amis, clama Daniel. En hébreu, la crainte de Dieu ne signifie pas trembler de peur devant lui, mais plutôt vivre un frémissement. Le frémissement explosera en vous quand vous comprendrez que Dieu ne vous juge pas ! Vous êtes responsables de vos actes. Je suis égoïste quand je veux que l'autre s'occupe de mes besoins avant même qu'il ne s'occupe des siens.

Il aperçut Viviane et marqua une pause.

— Quand une femme reproche à son mari d'être égoïste parce qu'il passe ses dimanches à la pêche, elle inverse totalement le sens de l'égoïsme.

Viviane reconnaissait bien l'esprit vicieux de Daniel. Elle se foutait bien que Jean pêche sans elle. Mais, une

fois de plus, Daniel lui offrait à voir la prison dans laquelle elle s'était enfermée toute seule. Il enfonça le clou.

— C'est bien de vous occuper de vos besoins, par contre, que les choses soient claires entre nous. Si vous ne faites que pêcher du bar, sans jamais vous promener avec votre femme, il vaut mieux choisir le célibat !

Une vague de rires déferla dans la salle. Viviane sentit la haine monter en elle. Daniel avait toujours eu cet ascendant sur elle, cette façon de susciter en elle un trouble qui lui faisait perdre la face. Jean était bien le seul à ranimer la flamme dans son couple. Viviane s'accommodait de cette union bancale parce qu'elle dominait Jean. C'est le privilège du dominant, de l'alpha, que de ne rien faire. Elle quitta l'amphithéâtre pour aller rejoindre son lieu de prédilection : la bibliothèque.

Chaque fois qu'elle pénétrait dans cette immense salle, elle refermait doucement la porte, les yeux clos, elle s'imbibait de ce climat calme et silencieux où le savoir des hommes, couché sur du papier, attend patiemment qu'une âme délicate s'attarde avec ferveur sur ce glorieux passé qu'un seul livre ne peut résumer. Les murs étaient chargés d'histoires, celle qui l'attirait au plus haut point concernait la mythologie grecque. Elle songeait à Thétis qui pouvait, à loisir, se transformer en tigresse, en oiseau pour devenir un vent

aussi froid que le Borée, puis surgir comme un feu impétueux, disparaître le temps d'une épreuve trop douloureuse pour s'évanouir dans un autre espace, une autre époque. La vie de Viviane, bien monotone, s'apparentait à un trop lourd fardeau, personne autour d'elle ne semblait la comprendre. Jean, depuis longtemps, n'était plus son confident, c'est elle, qui par le jeu de la lecture, devenait l'amie intime d'Homère, d'Hésiode ou de Platon. Elle s'identifiait inconsciemment à certains personnages. Elle aimait Artémis, la sauvageonne, la beauté et la sensualité d'Aphrodite lui donnaient de temps à autre quelques inspirations qu'elle mit à profit ce matin-là, quand, le bras tendu, elle ne put attraper ce précieux livre, emprunté tant de fois, auprès duquel elle s'était allongée de longues nuits. Une main agile attrapa délicatement l'œuvre d'Homère, la présenta à Viviane, peu souriante devant ce visage familier.

— C'est ta façon élégante de te rattraper après tes paroles incendiaires dans l'amphi.

— Ravi moi aussi de te retrouver.

— Mais tu vas te brûler les doigts ! tous ces dieux pernicious tenus dans ta main si pure !

— Mais j'adore l'Iliade et l'Odyssée ! poursuivit Daniel. D'ailleurs quand j'ai besoin de reprendre courage, je repense à tous ces héros qui ont illustré mes lectures d'enfance, Ulysse en fait partie.

— Alors, comme ça, tu as du courage ?

— Le sujet de ta thèse m'a captivé.

— Tu l'as lue ?

— Les séminaristes se la disputent tous. C'est un peu la pomme dans le jardin d'Éden. Ils sont attirés par ce jeu de lecture interdite.

— et cependant toi, tu es là... avec moi qui suis l'auteure. L'enfer te guette !

— Je ne suis pas séminariste.

— Ils apprécieront. Je suis très flattée que mes écrits attirent ton attention. Il faut m'en dire plus à présent. Comment ma thèse est-elle tombée entre tes mains ?

— Tu sais que dans mon roman où Jésus revient sur terre, il se fait tuer plus rapidement que dans les Évangiles parce qu'il accuse les labos d'empoisonner la population avec leur vaccin et qu'il dit aux jeunes séminaristes de se marier. Dans mon cours de théologie je leur pose des questions. La vocation d'un prêtre peut devenir un chemin de croix. Ils ne sont pas obligés de mourir comme Jésus. Je leur fais découvrir que le véritable danger ne vient pas de l'extérieur, il est là, tapi en nous-même. Plus nous le fuyons, plus il prend de la place. Je me suis fait taper sur les doigts car certains d'entre eux ont préféré renoncer à leur sacerdoce. C'est ceux-là, qui sont repartis avec la photocopie des extraits préférés de ta thèse sous le bras.

— Je ne suis pas sûre que ta position sur les vaccins soit très populaire objecta Viviane.

— Ce n'est pas ma position, c'est celle du narrateur dans la fiction que j'écris.

En fait, tu t'es demandé si ce sont tes propos ou ma thèse qui les ont fait fuir !

— Exactement ! affirma-t-il en souriant. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de te lire.

— Finalement ! nous avons peut-être tous les deux un point commun !

— Lequel, lança curieux Daniel.

— Jouer avec le feu ! Qu'est-ce que tu viens faire ici Dany ? tu viens titiller l'endroit où ça fait mal ! tu ne peux pas t'empêcher de me provoquer. C'est le célibat qui te pèse ?

— Je te signale que c'est toi qui es venue me voir, dans l'amphi tout à l'heure. Difficile de ne pas te remarquer au milieu de tous ces séminaristes.

— Ça te rassure d'être entouré de célibataires. Franchement ! le célibat, c'est un crime contre l'humanité !

— Pourquoi ?

— Comme ça, histoire de te culpabiliser.

— T'es en train de me reprocher... Tu m'en veux toujours d'être parti.

— Oui. Oui, m'aimer sans l'amour de Dieu, oui, m'aimer pour ce que j'étais, pour ce que je suis. Oui, tu

es parti comme un lâche alors qu'il se passait réellement quelque chose entre nous.

— C'est évident ! Tu n'éprouves plus rien pour Jean. Donc, ça ne te pose pas le moindre problème de papillonner. S'il te plaît Viviane. Divorce une bonne fois pour toutes. Mais ne le fais pas pour moi. Fais-le pour toi.

Tous deux, sans se l'avouer ouvertement, reconnaissaient que leur vie manquait de piment. Elle mit sa cigarette à la bouche, il l'alluma et leurs mains s'effleurèrent. Il la dévisagea sans rien dire, cette fois-ci Viviane sentit le rouge monter à ses joues devant ce regard noir et profond. Elle poussa un soupir, puis enchaîna aussitôt.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi ma thèse te passionne.

— Le titre est très accrocheur : Achille contre Jésus. Pour moi, Achille représente le guerrier intrépide et courageux dont la force est redoutée par tous ses ennemis. Jésus tire sa force d'un amour démesuré pour les hommes au point d'en perdre la vie. Les deux sont fils de dieu. On a envie de savoir qui des deux vaincra l'autre.

— C'est un bon résumé, précisa Viviane, mais tu oublies de dire que le désir d'un objet est plus attirant que l'objet lui-même.

— C'est comme ça que tu me fais des avances.



— Franchement, je fais tout pour essayer de parler sérieusement mais là, ça va être dur. Non ! Je ne parlais pas de toi, je parlais de l'amour d'une mère pour son fils Achille, une mère qui le sacrifie pour la gloire.

— Tu aimes dorloter ton amant, toi aussi. C'est l'instinct maternel.

— Et toi, t'aimais bien me sucer les seins. C'est l'instinct du sale gosse que tu es.

— Pulsion de succion que tu pratiques aussi !

— Cesse d'être grossier ! t'as toujours rejeté l'amour parce que ça te fait peur. Ah ! L'amour de Dieu ça, c'est parfait ! dis-moi, c'est grâce à l'amour de Dieu que les prêtres pédophiles se soulagent ?

— J'ai aussi l'impression que ça te soulage de le dire. Ils commettent un crime horrible. Dieu n'a rien à voir avec ça ?

— Mais l'Église qui impose le célibat les pousse à faire ça !

— Personne ne leur met un couteau sous la gorge. Un prêtre, pour qui le célibat est trop éprouvant, peut toujours renoncer à son sacerdoce et se marier.

— Donc tu défends l'Église qui a protégé tous ces criminels ?

— Ceux qui les ont protégés sont aussi coupables. Dans toute corporation, il y a des moutons noirs. Regarde le gouvernement. Quinze ministres sont mis en examen. Ça ne fait pas la une des journaux ! Qui, met la

loupe, sur qui ? ton acharnement contre l'Église, si fautive à tes yeux, disparaît totalement devant tous les crimes commis dans la mythologie grecque. Chronos mange ses enfants, Zeus viole sa sœur. Je le sais, j'ai lu ta thèse.

— Ne mélange pas la fiction et la réalité.

— Même si la réalité dépasse la fiction ?

— On va revenir sur ma thèse tout à l'heure. Mais il se peut donc qu'un jour tu rencontres une femme qui te fasse renoncer au célibat ?

— Il se trouve que je n'ai pas encore rencontré une telle femme.

— menteur !

— Ton mariage avec Jean est un franc succès. Tu en as de la chance !

Elle sortit de son sac une seconde cigarette, ses yeux pétillaient de plaisir.

— Tu marques un point dit-elle, le mariage ne garantit pas une vie trépidante et remplie d'aventures.

— Tu sais qu'il est interdit de fumer dans cette salle !

— Tu vas me dénoncer ? j'aime braver les interdits.

— Je ne te dénoncerai pas si tu m'en offres une.

— Là, c'est moi qui marque un point. Encore quelques heures avec moi, et je vais faire de toi un homme plus débauché que Zeus.

— Je ne te violerai pas, rassure-toi.

— Dommage !

— T'es vraiment qu'une salope ! Mais revenons à ta recherche. Tu ne fais qu'effleurer l'objet désiré. Que se passe-t-il quand l'objet désiré est acquis ?

— Je le jette ! s'écria-t-elle amusée.

— Il la serra contre lui en poursuivant la conversation.

— Je repose la question : Que se passe-t-il quand l'objet désiré est acquis ?

— Je ne sais pas mon Père, mais j'ai envie de vous confesser tous mes péchés !

Il maintint son étreinte et ses mains pures caressèrent le cou de cette jeune femme qui manquait tant de tendresse. Elle osa bouger ses mains pour effleurer ce visage d'ange déchu, elle les passa dans ses cheveux, puis ses doigts affleurèrent la bouche charnue. Leur cœur battait la chamade brûlant de braver l'interdit, elle sentit le corps de cet homme collé contre elle, corps qu'elle avait si souvent désiré. Il fallait libérer l'élan vital, qu'une religion bannissait. Leurs corps à présent frémissaient. Elle s'agenouilla devant lui. Daniel, leva les yeux au ciel, ce dernier était si bas, que sa tête caressa au passage la voie lactée, il fut le roi, le temps d'un soupir, sous la constellation de la vierge. Elle se retourna et une plume avisée dessina une histoire profonde jamais écrite dans ce bel édifice.

Daniel lui proposa d'aller lui chercher un café à la machine.

— Avec ou sans sucre ?

— Comme si tu ne le savais pas.

Je vais lui faire regretter de ne pas aimer, se dit-elle, en matant son cul. Il portait un jean et une chemise blanche. Quel gâchis pensa-t-elle ! Il réapparut très vite, pressé, sans doute, de reprendre la conversation. Il s'installa en face d'elle en lui tendant la tasse.

— Où en étions-nous ? reprit-il. Tu sais Viviane, je viens de Marraboucha<sup>1</sup> C'est magnifique là-bas. Viens avec moi. Il y a bien des causes à défendre en Afrique.

— Ma vie est ici, j'ai une famille, une mère à soigner et un enfant à élever. Je me sens coupable, parfois, de ne pas prendre plus de temps avec Lou. Je ne le vois pas grandir. Ceci dit, je suis sûre que beaucoup de femmes te regardent là-bas.

— Tu exagères !

— Si ça se trouve, je ne suis pas la seule femme dans ta vie, lança-t-elle, d'un ton espiègle.

— Et certainement pas la dernière, j'ai l'embarras du choix.

Elle fit ses gros yeux et lui fila une tape sur la main pour le punir. Tous deux se couvraient de baisers, puis il marqua un temps d'arrêt.

— Je veux que tu te sentes libre.

— Je ne me suis jamais sentie aussi libre. Jean s'est éloigné peu à peu de moi, jamais il n'a eu cette ardeur à

---

<sup>1</sup>Région imaginaire qui s'apparente au territoire de Limu en Éthiopie.

me séduire à me regarder à me désirer. Tout à l'heure, quand tu m'as serré dans tes bras c'était trop bon, j'en redemande encore et encore ! Qui peut nous empêcher de nous aimer ?

— Tout le monde ! enchaîna-t-il en riant. J'ai encore envie de toi !

— Moi aussi mon Père.

Ils éclatèrent de rire comme deux gosses qui s'esclaffent en disant des gros mots. Installés dans un recoin de la bibliothèque aux pieds de l'imprimante, ils s'étaient assis sur le parquet, le dos appuyé au mur. Elle s'amusa à réchauffer ses pieds en les glissant sous la chemise de cet homme épris de Dieu qui était à présent son amant. Une étudiante ouvrit la porte brusquement, suivie de quelques camarades, ils parlaient fort et s'installèrent à la même table pour étudier, ils leur tournaient le dos. Les jeunes amoureux eurent le temps de se rhabiller, en riant sous cape, comme deux tourtereaux insoucients et heureux.

\*\*\*

### **La voix de maman**

Je m'appelle Lou. Ici, je suis dans le noir. Il fait sombre et froid. Les mots sont terribles. Ils peuvent être mes pires ennemis. Je vous dis cela parce que je bute

sur eux quand j'ai peur. Le monde me paraît si vaste et si étranger loin de Maman. Pourtant, ils peuvent aussi me délivrer de ce mal apparemment incurable qui me grignote de l'intérieur. Les mots sont comme ce train qui peut en cacher un autre. Ils ne me révèlent qu'une partie de moi-même. Ils peuvent délivrer la chose prête à surgir, à bondir dans ma vie pour déchirer mon rêve et le transformer en cauchemar. Je le vis à l'école chaque fois qu'il faut lire. Toute la classe se moque de mon bégaiement, seule Christelle la plus jolie à mes yeux baisse la tête. Je me dis que, peut-être, elle me comprend. Tout petit, j'ai contracté la méningite, quelques souvenirs me reviennent.

Papa et maman savent que je suis entre la vie et la mort. Je vomis plusieurs fois à grands jets. Ma nuque me fait mal. Je suis attaché au lit. Je suis seul dans ma chambre d'hôpital. J'entends la voix de Maman. On lui interdit d'entrer alors qu'elle vient de faire plusieurs kilomètres à pied. Sa voix est si belle, comme celle d'un ange. Je la reconnais entre toutes. Je m'en imprègne parce que, quelque part en moi, je me dis que je ne l'entendrai pas de sitôt. J'ai l'impression que Maman pleure. Quand le Monsieur, à la blouse blanche, lui dit que j'ai la méningite, elle a aussi cette voix mouillée. Mais c'est quand même la voix de Maman, elle me fait tant de bien. Avec elle, des images défilent dans ma tête. Papa qui aime bien tenir une grosse boîte noire

devant sa tête. Il appuie sur un bouton, ça fait de la lumière. Maman me tient dans ses bras. Je ne pense qu'à ces moments où on est ensemble, surtout quand j'ai mal. Oh non ! ça recommence. Non s'il vous plaît, je ne veux pas encore avoir mal, non ! Ma tête va exploser, on m'attache les poignets et les pieds. Plus je bouge, plus j'ai mal. C'est insupportable ! Je ne veux plus souffrir. En me recroquevillant sur moi-même il me semble aller mieux. Je sens la chaleur de mon corps. Je préfère quand c'est Maman qui me réchauffe, mais elle n'est pas là. Comme la lumière me fait mal à la tête, je ferme les yeux. Vous pouvez me faire tout ce que vous voulez, je suis maintenant dans mon petit trou noir. Je ne veux plus rien entendre, sauf la voix de Maman. Mais elle ne vient plus, je ne m'en souviens plus. Dans ce lieu, je n'ai plus mal comme si je ne sentais plus rien, j'y suis bien. Dès fois je sens qu'on veut me mettre quelque chose dans la bouche. Je ne veux rien manger, j'ai trop peur de le vomir. Les voix qui m'entourent ne sont plus les mêmes. Je sens des caresses sur ma tête. C'est agréable. Qui me caresse comme ça ? Au bout d'un moment je me décide à ouvrir les yeux pour savoir qui c'est.

— Ah ! Chouette, je n'ai plus mal à la tête !

Cette dame qui me regarde est très souriante, j'aime bien son sourire. Elle est gentille. J'aimerais bien qu'elle s'occupe plus souvent de moi. Il me semble connaître sa

voix. À côté d'elle, il y a un monsieur qui tient dans ses mains une boîte noire. Il a un chapeau et de gros sourcils. Il a l'air gentil aussi. Qu'est-ce qu'ils ont à me sourire ?

La dame me prend dans ses bras et nous allons dehors. Le Monsieur, en montrant du doigt la dame, dit :

— Maman, c'est Maman.

Lui aussi quand il parle, c'est mouillé sur ses joues. Un matin, peut-être le plus beau matin de ma vie, je me suis réveillé ! Mais vous savez ! Pour de vrai ! J'ai appelé sans réfléchir et j'ai dit :

— Maman !

Comme par miracle Maman était là ! Oui, elle était là ! J'avais enfin retrouvé ma Maman chérie qui m'a serré très fort dans ses bras. Je ne sais pas pourquoi, j'ai encore beaucoup pleuré, mais là, ça m'a fait beaucoup de bien.

\*\*\*

## **Les gros sourcils de Papa**

Trois années ont passé depuis que je suis rentré à la maison. Je vois beaucoup Maman tourner dans la maison avec un gros jouet. Il fait beaucoup de bruit, elle lui tire la queue pour qu'il ramasse des miettes par



terre. Elle ne vient vers moi que pour me laver, m'habiller ou me donner à manger. Alors, pour m'amuser aussi, je mets plein de miettes partout. Comme elle se fâche, quand je fais cela, je réintègre ce trou noir où dans la chambre blanche je me suis recroquevillé. Maman ne me regarde pas quand elle me change. Je me sens transparent comme les vitres de la fenêtre qu'elle ne cesse de frotter. Alors je casse beaucoup de choses dans la maison pour qu'elle me regarde. Elle se dépêche pour aller soigner Mamie Jeanne qui est très malade. Tout le monde dit que c'est grave. J'entends des pas, c'est enfin Maman qui vient me câliner. Ah non ! C'est Papa avec ses gros sourcils noirs qui arrive et qui me prend pour un tambour. Lui, au moins, dans ces moments il me regarde. Au début, ça me faisait très peur, maintenant c'est moi qui tire les ficelles. Si j'ai froid aux joues, je fais des dessins avec mon caca sur les murs, aussitôt je vois les gros sourcils arriver. Maman me console quand je pleure.

— Quand il boit, il est toujours comme ça. Ne t'inquiète pas ça va lui passer.

Comme il ronfle beaucoup la nuit, Maman ne dort pas avec Papa. Pendant les vacances mon cousin Bruno dort quelques jours à la maison. J'aime bien me lever tôt pour prendre le petit-déjeuner avec lui, surtout quand Papa est déjà parti. Maman nous prépare un plat de bouillie au chocolat. Mon cousin est un vrai goinfre.

La cuillère à la main, il attend que Maman ait le dos tourné pour piocher dans mon assiette et s'en mettre plein la bouche. Alors je crie, il me tape sur la tête avec sa cuillère et j'ai les cheveux pleins de bouillie. Alors, j'essuie mes cheveux avec mes mains et je lèche mes doigts. Il fait la grimace et rigole en même temps. C'est si bon de jouer avec lui. Moi, je n'irai à l'école que dans un an. Il me tarde. Au repas de midi, il ne faut pas parler à table. Papa écoute les informations. Dès fois, je fronce les sourcils comme lui, ça fait beaucoup rire Bruno. Un jour Papa s'en est rendu compte, au lieu de me taper il a ri lui aussi. Parfois, Papa est gentil avec nous. Il met sa main sur la table, on dirait une petite bête qui court sur la table, elle vient nous faire des chatouilles. J'ai peur de lui, quand il s'approche, je ne sais jamais s'il va me taper ou m'embrasser. Quand on est ensemble, Bruno me dit qu'il l'aime bien parce qu'il joue du violon et qu'il écoute de la musique classique. Un jour, j'ai entendu ma tante qui parlait à Maman, elle disait que mon Papa était triste parce que Maman ne dormait pas avec lui. Je sais aussi que parfois Papa se cache pour pleurer. Je me dis que lui aussi, il a un grand trou noir comme le mien à l'hôpital, alors j'ai l'impression de mieux l'aimer. Bruno aime bien jouer avec moi. Mon Papa me fâche et me tape quand on est en retard. Les vacances sont bientôt finies. Bruno doit reprendre l'école. Nous sommes tristes tous les deux de

nous quitter. J'ai un peu peur d'aller à l'école, surtout d'être en retard. D'ailleurs tout le monde me dit que je vais bientôt aller à l'école, plus on me le dit, plus ça me fait peur.

\*\*\*

### **Six ans plus tard**

La gardienne s'approcha pour ouvrir le portail de l'école, les élèves, comme une nuée de sauterelles, envahirent la cour, théâtre, où se trament vengeance et guerres de clans. Tandis que Lou, accroché à la jupe de sa mère tentait de la ceinturer, son regard tomba sur un groupe d'enfants qui jouaient aux billes. Et là, croyez-moi si vous le voulez, quand il vit les boullards valant dix billes de terre, les agates aux couleurs profondes, les araignées plus étincelantes que jamais, toutes neuves dans leur sac en résille, son sang ne fit qu'un tour. Sans n'y rien comprendre, sa mère, dépourvue d'un poids mort, se sentit soudainement, aussi légère qu'une plume. Elle le vit s'envoler et disparaître dans la cour, sans même se retourner. Un peu vexée, elle s'accorda à penser que c'était finalement mieux pour tout le monde. L'école avait du bon. Lou, n'avait dans sa poche que des billes en terre. Comment allait-il procéder pour tenir dans sa main une agate, la reine des

billes. Il restait vingt minutes avant que la cloche ne sonnât. Lou, avait suivi le groupe d'enfants qui commençait une partie de poque. La règle de ce jeu était simple. On faisait un trou dans la terre ou on choisissait une cavité naturelle au pied d'un platane. Chaque joueur devait se placer à même distance de ce trou, cinq mètres par exemple et, de cet emplacement, se rapprocher de la poque ; ni trop près, car le joueur suivant pouvait alors gagner en mettant toutes les billes dans la poque, ni trop loin, car alors on n'avait aucune chance de réussir. Lou, avait une technique imparable, il pouvait faire mouche, même à trois mètres de distance. Quand il s'approcha d'eux, il leur proposa un marché. Les têtes blondes, courbées sur les agates qu'ils tenaient dans leurs mains potelées comme un précieux trésor, se dérobèrent quand Lou présenta ses trente billes en terre. Il insista en modulant les règles en leur faveur.

— Normalement, nous jouons à tour de rôle une fois chacun. Je vous propose de jouer deux fois. De plus, je joue trente billes quand vous n'en jouez que dix.

Il se garda bien de rappeler que dans la règle, celui qui met une bille dans la poque a le droit de rejouer. En jouant, deux fois consécutives, les trois garnements étaient sûrs de rafler la mise. Au bout de cinq minutes, toutes les billes se trouvaient à moins de trois mètres de distance de la poque et ce fut au tour de Lou de jouer.

Les trois complices très confiants discutaient entre eux de leur projet du week-end. Quand les cinq premières billes s'envolèrent dans le trou, ils applaudirent d'une manière théâtrale sachant qu'il en restait encore cinquante-cinq. Cependant, leur agitation attira l'attention des autres élèves qui n'avaient jamais vu une poque aussi profonde. Quand ils virent Lou, concentré, allongé au sol et les billes sautiller les unes après les autres dans la poque, ils rameutèrent leurs camarades et en quelques minutes, tous les élèves de la cour se regroupèrent pour voir le spectacle. À chaque fois que le jeune champion faisait mouche, toute la cour criait : olé !

Les trois jeunes présomptueux baissèrent la tête et s'en allèrent avant même que la dernière bille ne tombât dans le trou. Lou était devenu un héros dans toute l'école. À présent, tout le monde le respecterait, sauf un. Il s'appelait Gros Jean, il martyrisait les élèves et régnait en maître dans la cour de l'école. Quand Lou croisa son regard, il comprit aussitôt que son exploit avait détruit le climat de peur que fît régner le persécuteur. Le jeune champion avait déclenché dans le cœur d'une majorité d'enfants l'espoir de voir naître un leader courageux qui ne se laisserait pas impressionner par le caïd de l'école. Lou était rusé et généreux, il avait partagé toutes ses billes gagnées. Il n'en garda qu'une. Une agate bien sûr ! Il rentrait de l'école à pieds.

Olivier, Christelle et trois autres camarades le rejoignirent.

— Faut qu'on te parle, lança Olivier.

— Oui, je t'écoute répondit Lou en poursuivant sa route.

— Tu te souviens de Sam et Pedro qui n'écoutaient rien en classe, toujours convoqués chez le dirlo.

— Ah Oui alors ! Gros Jean les avait bien amochés.

Justement on en a marre que Gros Jean fasse la loi dans la cour. Il nous rackette et nous menace. Là, tu vois on est cinq mais il y en a d'autres qui sont prêts à nous rejoindre.

— Pour le coincer et lui mettre une raclée s'esclaffa Lou. Il a toujours une bande avec lui. Pourquoi tu me parles de Sam et Pedro ?

Les cinq amis s'arrêtèrent en parlant à voix basse.

— Il faut lui dire, affirma Christelle.

Elle cessa de parler, grimaçante, la main posée sur son ventre.

— Elle a déjà ses règles ironisa Olivier.

— Tu veux que je t'accompagne chez toi ? proposa Lou inquiet.

— Non merci, grimaça-t-elle, ça va passer, j'ai l'habitude, je préfère vous laisser. À plus tard.

— On a, nous aussi, nos règles, trancha Paul, qui les dépassait tous d'une tête. Lou doit jurer devant nous de les respecter.